

RENCONTRE

De *Charlie* à *Libé*, Coco dessine pour se sentir revivre

Épargnée par les terroristes qui l'ont menacée pour entrer dans *Charlie Hebdo*, Corinne Rey a réussi à « cohabiter » avec le 7 janvier 2015 grâce à ses crayons. La voilà aussi chez *Libération*.

Aujourd'hui 1^{er} avril – et ce n'est pas une blague – une femme devient pour la première fois la caricaturiste attitrée d'un quotidien national. Pour succéder à Willem, 79 ans, monument du dessin de presse au physique de Viking, *Libération* a choisi une sylphide brune au phrasé délicat : Corinne Rey, alias Coco, 38 ans, pur produit de *Charlie Hebdo*.

« Prendre la suite de Willem, c'est un honneur. » La caricaturiste continuera de travailler pour *Charlie*, tout en fournissant chaque jour des dessins à *Libé*. « Je suis timide mais un peu fonceuse », ce qui l'a poussée à accepter ce poste impressionnant.

« Je suis contente aussi en tant que femme, même si j'espère qu'on me demande d'abord pour mes dessins » qu'elle aime « virulents. Un dessin satirique, c'est un coup de griffe, un coup de poing ou une gifle ». Ne pas se fier à son air de madone italienne : armée d'un crayon, Coco a du mordant et la même irrévérence que Willem, dont elle partage aussi la pudeur...

« Je ne tourne pas le dos à *Charlie*. C'est juste la possibilité d'un léger tournant dans ma vie. » La possibilité, avec le rire « qui console », de penser la blessure invisible qu'elle porte depuis l'attentat contre *Charlie Hebdo* : « Cette poignée de minutes qui ont bouleversé ma vie », écrit-elle dans *Dessiner encore*, la BD où elle raconte son combat vers la reconstruction.

« C'était irréel, le chaos total »

Le 7 janvier 2015, en partant chercher sa fille à la crèche, Coco croise les frères Kouachi qui l'obligent, sous la menace de kalachnikovs, à les mener au journal, deux étages plus haut. Une ascension « comme les étapes d'une destruction personnelle qui va entraîner une destruction collective », selon l'écrivain Yannick Haenel, au procès, en septembre.

« J'ai ressenti immédiatement l'effroi, je ne savais plus où j'étais, comme une paralysie glacée, raconte-t-elle d'une voix qui flanche. La situation a été d'une fulgurance inouïe mais en moi, ça avait l'air très long. » Dans son livre, elle étire ce moment sur dix pages. Des tueurs, elle sent « la détermination, la masse. Je les entends dire qu'ils veulent *Charlie*, je comprends que je vais mourir et que je suis faite comme un rat. »

Elle tape le code d'entrée. De derrière elle, ils se ruent dans le journal. Elle



Corinne Rey, dit Coco, s'est battue, crayons au poing, pour sortir du traumatisme de l'attentat du 7 janvier 2015 et de la culpabilité d'avoir dû ouvrir la porte aux tueurs.

PHOTO : YANN CASTANIER, OUEST FRANCE

les voit tirer sur Simon Fieschi, le webmaster, puis avancer vers la salle de rédaction où se tiennent les dessinateurs et les chroniqueurs. « J'ai cru qu'ils allaient revenir, alors je me suis cachée sous le bureau de Riss. »

Et puis, les tirs. Et puis, le départ des terroristes. Et puis, la salle de rédaction après le massacre : « J'avais l'impression de flotter, c'était irréel, le chaos total. » Des moments « si violents que je n'ai pas voulu les représenter dans mon

livre », où ils sont évoqués d'un crayonné noir qui fait comme un voile sur trois pages. Et puis, Riss. Et puis, Philippe Lançon. Leurs blessures. « Je n'ai pas osé toucher. » Et puis, et puis...

Et si ? s'est ensuite interrogée Coco.

« Et si j'avais appelé au secours ? Et si j'avais essayé de m'enfuir ? » Et si, et si... Contre la culpabilité immense « qui restera, même si j'ai fini par admettre qu'il n'y a pas d'autres coupables que les Kouachi », elle s'est battu le crayon à la main.

« Après l'attentat, on a eu énormément de boulot pour continuer le journal. On n'avait plus assez de dessinateurs, on était endeuillé... » Elle se plonge « corps et âme » dans le dessin. « J'avais besoin de progresser. Je travaillais jusqu'à 3 h du matin pour chasser les images du 7 janvier. » Elle ne se rend pas compte de son traumatisme. « Quand vous n'êtes pas blessée, vous vous dites que ça va. »

« Le traumatisme ne disparaît pas »

Et puis, à qui en parler ? « À ceux qui, comme moi, en revenaient ? Trop difficile, on savait qu'on allait se faire souffrir. » Aux proches ? « Famille, mari sont comme inexistant car il est impossible de partager. Ils ne pouvaient pas m'aider. Ce sont des victimes par ricochet. »

Elle lutte seule pendant plusieurs mois mais la sensation « de vriller » la pousse chez le psy. « J'ai appris à cohabiter avec le 7 janvier. Le traumatisme ne disparaît pas. » Quand il ressurgit, c'est « puissant et incontrôlable », comme une vague. Cette métaphore parcourt tout son livre. La jeune femme, qui vit toujours sous protection, s'interrompt : « C'est pas très drôle, tout ça, pas très *Charlie* ! »

Ce journal l'a « construite ». Elle y est arrivée en 2007 pour un stage, n'en connaissant que Cabu, « à cause du *Club Dorothée* ». Elle a grandi à Annemasse (Haute-Savoie), avec les BD de Franquin, que son père adorait. « Je m'identifiais à Gaston Lagaffe », écolo « avec beaucoup d'animaux ».

Charlie Hebdo la publie l'année suivante. Elle se forme auprès de ces aînés qu'elle vénère, Charb, Cabu, Luz, Riss et leurs conseils avisés. Elle se souvient de « l'esprit de groupe de cette rédaction, humaine et innocente, qui se marre et qui bosse », qui lui montre « qu'on peut rire du monde, l'interroger, critiquer Dieu... »

Elle ajoute : « Certains se disent blessés par nos dessins, mais un dessin, ça ne blesse pas comme une kalachnikov. »

Claire THÉVENOUX.

Repères

Le 7 janvier 2015

L'attentat commis à *Charlie Hebdo*, rue Nicolas-Appert, a fait douze morts : sept dessinateurs et chroniqueurs (Charb, 47 ans, Cabu, 76 ans, Wolinski, 80 ans, Tignous, 57 ans, Honoré, 73 ans, Elsa Cayat, 54 ans, Bernard Maris, 68 ans), Michel Renaud, 69 ans, invité à la rédaction, Mustapha Ourrad, 60 ans, le correcteur du journal, et Franck Brinsolaro, policier de 48 ans. Frédéric Boisseau, agent de maintenance de 42 ans, et le policier Ahmed Merabet, 40 ans, tombent également sous les balles.

Dessiner encore...



PHOTO : COCO, LES ARÈNES

Face à sa difficulté de parler du 7 janvier 2015, Coco a fait un livre pour y « déposer les choses qui vont au-delà de mes forces ». Ce récit graphique, bouleversant et magnifique est publié aux éditions Les Arènes (352 pages, 28 €).

Sa première couverture



PHOTO : COCO, CHARLIE HEBDO

Elle date du 20 mai 2015, « un gag à la con, mais Luz avait trouvé ça bien ». Après les attentats du 13 novembre 2015, qui replongent la rédaction « dans un état de sidération », elle dessine une victime au corps percé de balles qui porte un toast : « Ils ont les armes, on a le champagne ». Coco y voit une métaphore de la résistance, « issue du rire et de la liberté qui nous porte ».